

UN SCULPTEUR FRANÇAIS AU CONGO

Sur les traces de son enfance à l'apprentissage de la sculpture sur bois...

Le 13 avril 1982, je débarquai à l'aéroport MAYA-MAYA, au Congo Brazzaville en quête d'un passé inconscient : j'y ai vécu les 6 premières années de ma vie. Les villes, les rues, les consonances de l'Ingala (langue douce et chantée) le merveilleux sourire de ces hommes et de ces femmes à tout instant ne me provoquèrent aucun dépaysement.

Et me voilà poussé par un léger vent dans le dos sur les pistes de mon passé inconscient qui me conduiront à une quinzaine de kilomètres en direction de KIMKALA, située au nord du Congo, vers la région des clairières. Après les pays d'Afrique du nord et de l'ouest où toute vie semble impossible à cause de la sécheresse, le Congo paraît un pays béni des Dieux. Il y pleut souvent, ce qui donne ce ciel où galopent d'énormes nuages le recouvrant d'une enveloppe bleu-perle, déchiré d'une pluie lourde et chaude mais de courte durée, pour faire place à un soleil brûlant dardant de ses rayons les feuilles des flamboyants. Les bananiers, les filaos, les palmiers, les avocatiers, les manguiers sauvages, les orangers composent la végétation luxuriante de ce pays. L'agriculture est peu développée, le Congolais est avant tout chasseur et pêcheur.

Au croisement de deux sentiers, se trouvait une statue de plus de deux mètres de haut, le bois datant d'une vingtaine d'années, était protégé à sa base par de folles herbes. Je pris alors le sentier de gau-

che. J'arrivai dans un de ces petits villages, bien caché à l'ombre des arbres. Les maisons de construction rectangulaire, étaient faites en torchis et couvertes de paille.

Des hommes assis sur des chaises faites de deux planches de bois croisées et travaillées merveilleusement, se tenaient au fond du village à l'ombre d'un toit de paille soutenu par quatre colonnes, m'accueillirent par des signes de mains amicaux. Un groupe d'hommes travaillait tranquillement, arme nette et gouge en mains, sur de jolis billots de bois de teke, ébène gris, acajou, bois d'or, bois de fer, coptérite et bilingha.

Je venais d'atteindre mon but.

La rencontre

Je leur demandai la permission de faire quelques dessins de leurs sculptures. Je me liai très vite d'amitié avec le jeune fils, Charlie. Rapidement il me présenta à son grand-père puis à son père, tous sculpteurs depuis plusieurs générations. Après avoir demandé un bout de bois, le père me donna un billot d'ébène gris, catégorie de bois qu'il avait lui-même découvert dans la forêt. Je me mis à travailler seul. Arriva l'heure de manger, ils m'invitèrent à partager leurs vers grillés accompagnés de pattes d'iguanes dans une sauce fort pimentée, complétés par le manioque conservé frais dans un sac de feuilles. Puis vint le sorcier



«Collection du Musée de l'Homme. Cliché X...»

du village suivi de son gorille, grand singe d'un mètre quatre vingt ayant dépassé la quarantaine. L'assemblée se mit à discuter au sujet des pygmés. A cause de ma présence certains parlaient français. L'accès des villages et des villes est interdit aux pygmés, ils vivent à l'intérieur de la forêt, ils mesurent environ 1.35 m au corps mal proportionné, leur tête paraît plus large et leurs bras plus long que les nôtres. La discussion se poursuivit sur la fabrication de l'argent et de l'or blanc à partir du mercure. Je me mis à poser des tas de question sur l'influence des planètes. J'essayai d'en apprendre le maximum sur leur alchimie et sur leur médecine principalement à base de plantes. Étant le seul fumeur de l'assemblée, le sorcier me suggéra d'offrir une cigarette au gorille. Le singe se mit à fumer en imitant de manière grotesque et comique l'homme qui fume. L'hilarité fut à son comble devant ce numéro qui est la meilleure campagne anti-fumeur que je connaisse. Nous reprîmes le travail. Je me sentis accepté et à l'aise. Le maître (le grand-père étant trop vieux, c'est le père qui remplit le rôle) s'approcha de moi et me donna quelques conseils sur la technique traditionnelle de la sculpture sur bois. Nous passions le reste de l'après-midi à travailler en buvant du vin de palme, liquide blanc sucré, légèrement euphorisant que l'on boit dès que la fraîcheur apparaît, car il ne se conserve pas à la chaleur.

Le soir, quelques jeunes prenaient la direction de la ville pour se laver au fleuve et étudier à la lueur des réverbères les principes politiques du nouveau régime socialiste instauré depuis quelques années. Certains pratiquaient le jogging. Les femmes ne mangeaient jamais avec les hommes. Il leur est d'ailleurs interdit de manger du singe car il leur est trop proche ! Mais elles ont la possibilité de se retirer dans les clairières pour y sculpter la forme d'une femme tenant un enfant dans ses bras ou juste un enfant, si elles ont perdu celui-ci en bas âge, une façon de conserver l'esprit de cet être.

Le matin vers 9 heures, tous reprenaient le travail. A 11 heures on faisait une pose pour boire du thé ou du vin de palme, et là je posai des questions sur les fétiches.

Le «sang» retrouvé

J'appris alors qu'une répression très dure est menée depuis plusieurs années par les missionnaires qui tiennent les écoles et les dispensaires dans la brousse, à tel point que les militaires brûlent les fétiches et emprisonnent les féticheurs. Au Zaïre où la répression est la même, une académie des Beaux-Arts a été créée sous le contrôle des pères catholiques où est rassemblé l'art zaïrois moderne influencé par le christianisme et le colonialisme. Les fétiches servent à la conservation des âmes défuntes et à la protection des habitants du village, c'est-à-dire que l'ancêtre mort

possède la sagesse et la connaissance des mystères de ce monde et, en cas de différents entre les tribus par exemple, des questions leur sont posées sous forme de cérémonies avec des rites précis. Au cours de ces rituels magiques, le fétiche se met à parler dans une langue que seul le sorcier ou le féticheur peut comprendre et interpréter. Des morceaux de peau, d'ongles et de cheveux sont placés dans une encoche creusée dans le ventre du fétiche, encore recouverte d'une sorte de miroir. Il y a de multiples formes de fétiches dont les fétiches vierges utilisés en cas de mort ou de maladie et qui sont cachés comme les autres au fond de la forêt.

L'après-midi se passait à travailler. Le peu de nourriture prise par les congolais ne correspondait pas à celle prescrite par mon éducation Européenne et sous une chaleur d'environ 30 degrés, chaque coup de marteau était suivi d'une vague de transpiration, mais en voyant, à côté de moi, le jeune sculpteur dont la moitié du corps était atteint de polio, sculpter vaillamment, je n'osais me plaindre.

Le soir à la lampe à pétrole, je travaillais mes notes et nous écoutions des musiciens jouer du futared, instrument de musique plat d'environ 20cm sur 20, fait de lamelles d'acier utilisés par les conteurs. Doucement j'intégrais l'harmonie de cette vie. Quelquefois, le gorille venait me voir et je lui offrais une cigarette. J'eus avec les jours un léger affaiblissement cérébral ; ce qui me fit intégrer plus aisément la philosophie africaine. Nous passions de longs moments l'esprit vide de toutes choses, bien dans notre corps musclé et reposé. Nous regardions le spectacle de la nature, un lézard en chassant un autre nous faisait rire. J'avais retrouvé mes frères de «sang» et mon enfance oubliée sous les cuirs chauds des tam-tam, j'étais heureux.

Mon maître, monsieur Konongo Benoît, créa des figures réalistes représentant des ancêtres, en vendit une quelques jours avant ma naissance, il y a 26 ans. Mon père me parlait souvent de ces sculptures et le hasard me mit entre les mains de son créateur.



«Collection du Musée de l'Homme. Cliché X...»